

Le dortoir des nourrices. Devant un grand bureau de placement de Paris. Aux Tuileries.

Numéro d'inventaire : 1979.10107.2

Auteur(s) : C. Ruckert

Type de document : image imprimée

Période de création : 1er quart 20e siècle

Date de création : 1901 (restituée)

Collection : Femina

Description : gravures de presse d'après reproductions photomécaniques feuille pliée en 3 ruban adhésif au dos de la feuille mention manuscrite article joint

Mesures : hauteur : 335 mm ; largeur : 245 mm

Notes : 3 gravures mettant en scène les nourrices : 3 photos accompagnées d'un texte signé Mary Léopold-Lacour et légendées : 1- Le dortoir des nourrices. Dans un grand bureau de placement de Paris., 2 - Devant un grand bureau de placement de Paris. Sur le pas de la porte, les remplaçantes font prendre l'air aux nourrissons, qu'elles vont tout à l'heure abandonner., 3 - Aux Tuileries. En parade. L'heure de la "bavette" sur les... remplacées. Signature dans les gravures : "Ruckert & Cie" Ruckert (C.) : graveur début 20e siècle pour photogravure ou impression photomécanique pour périodique Gravures publiées dans "Femina" du 1/8/1901

Mots-clés : Maternage (biberons, berceaux), mise en nourrice

Filière : aucune

Niveau : aucun

Nom de la commune : Paris

Nom du département : Paris

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 1

Commentaire pagination : page 357

ill.

Lieux : Paris, Paris

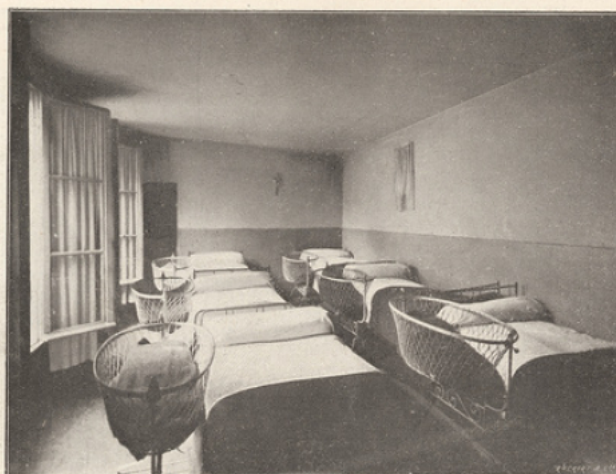
d'elle cette chanson, la chantèrent, les courtisanes la chantèrent aussi. D'où, à Trianon, la petite tour Malbrou (ou Malbrouc).

La duchesse de Chartres, dans son « pouf au sentiment », — un de ces fantastiques édifices de cheveux où l'on plaçait le portrait d'une mère, d'une sœur, d'un serin ou d'un chien favori, — portait un médaillon représentant le duc de Valois sur les genoux de sa nourrice.

Pendant les vingt dernières années l'ancien régime, comme tout : littérature, arts, monde, est éperdument isibilisé, sentimental, idyllique, on ne voit, au Salon, s'étouffer la ville et la ville non seulement devant *Cruche cassée*, mais encore plus devant *l'Accordée de village*, la *Paix ménagée*, la *Mère bien-aimée*, le *tour de la nourrice*.

Aubry fait un pendant à ce dernier tableau : les *Adieux de la nourrice*. Le bonhomme se repose des tableaux en peignant d'adorables bambins sous la tendresse des mères, et l'*Heureuse fécondité*, et le *Bonheur du ménage* reproduit par *Femina*. En 1781 est publié un *Code des nourrices*.

La « nounou » d'aujourd'hui, vue dans la rue, en son costume pompeux



LE DORTOIR DES NOURRICES.
Dans un grand bureau de placement de Paris.

énervé la cliente. Et on eut tôt emballé dans le fiacre la paysanne qui perdait son enfant avec la mère riche qui allait sauver le sien.

Quand, en 1874, le docteur Roussel, député de la Lozère, proposa une loi de protection des enfants en bas âge, il révéla que la mortalité des enfants en nourrice atteignait de 70 à 80 p. 100! Dans les plus humbles conditions d'existence, les enfants nourris et élevés par leurs mères ne mouraient, au contraire, que dans la proportion de 13 et même de 5 p. 100.

La nourrice, pour quantité de cas, reste une nécessité. Mais il faut espérer que la pièce des *Remplaçantes*, dont l'intrinsèque succès a été bien significatif, rendra quelques mères de village plus scrupuleuses dans l'octroi des certificats de nourrices et quelques heureuses mères citadines moins enclines à se faire remplacer par des nourrices. Au surplus, l'Exposition de l'Enfance aura été, à cet égard, la plus profitable des leçons de choses. Les sections relatives à l'élevage moderne des bébés, — élevage qui devient à la fois une science et un art, mais d'application encore très restreinte, — nous donnent confiance, au moins pour des gènes



DEVANT UN GRAND BUREAU DE PLACEMENT DE PARIS.
Sur le pas de la porte, les remplaçantes font prendre l'air aux nourrissons, qu'elles vont tout à l'heure abandonner.

de promenade, avec son auréole de rubans sur son bonnet piqué d'épingles dorées, l'envolée serpentine de larges rubans sur l'enflure d'un manteau majestueux, c'est une sorte de prêtresse qui porte un petit dieu. Mais si on la voit aux bureaux de placement, sinistres la plupart d'aspect et d'odeur, malgré les inspections sanitaires, on sent toute la douloureuse vérité de la pièce de M. Brieux : la mère campagnarde arrachée au foyer, abandonnant son petit, l'exposant à tous les dangers, d'abord du retour, puis de soins mercenaires peu payés. Les bureaux de placement de nourrices, c'est un des plus émouvants marchés de chair humaine. Dans une tournée que j'y ai faite au sujet de cet article, j'ai vu entre autres choses, ceci : une mère, bourgeoise, très légitimement impatiente d'emmener la bretonne qu'elle venait d'engager : le train n'attend pas, ni un bébé, peut-être délicat. Cependant, la pauvre bretonne ne pouvait se séparer si vite de son petit qu'allait remporter au loin, en troisième classe, par un temps de pluie froide, une vieille mère.

Elle pleurait. Mais les placeuses en ont vu bien d'autres ! Il ne fallait pas

raisons pas trop futures. Tout récemment, un circulaire du Préfet de police réclamait l'application rigoureuse de certains règlements protecteurs des pauvres tout petits, des bébés n'ayant pas encore sept mois, si fragiles ! La presse en a profité pour faire une bonne campagne sur le sujet.

On a rappelé alors, qu'il existe, dans Paris, une admirable Société, réellement bien, celle-là, d'utilité publique, la *Société de l'Allaitement maternel*, fondée et présidée par M^{me} Béquet de Vienne.

Au moment où l'hiver ramène sa coutumière aggravation aux misères des mères pauvres et par conséquent à celles de leurs pauvres enfants, nous nous faisons un devoir de solidarité féminine en rappelant, à notre tour, pour les mamans heureuses, l'existence de cet *Allaitement maternel*. Il aide la mère à domicile, il lui donne en bon lait stérilisé le lait qui lui manque quand elle est trop épuisée ; il lui permet de garder auprès d'elle le bébé, de le soigner elle-même et encore, grâce à la layette et aux bons de pain qu'il ajoute au lait, le bébé est propre et la maman ne meurt pas de faim.

MARY LÉOPOLD-LACOUR.



AUX TUILERIES.
En parade. — L'heure de la « bavette » sur les... remplacées.

